

# Le progrès, une croyance occidentale

Par  
La fondation Sqli

Le progrès est un des piliers majeurs des croyances de notre époque.

Telle une foi religieuse, elle s'impose aux esprits. Les expressions toutes faites comme « On n'arrête (ou on ne refuse) pas le progrès », « C'est le sens de l'Histoire »...traduisent l'impossibilité du débat et la force mystique du Progrès. Au-delà de la vacuité de ces formules creuses, elles positionnent bien le Progrès comme une entité intouchable, devant lequel les êtres humains ne pourraient que s'incliner...

Docilité apparemment surprenante eu égard au sentiment général de toute puissance et d'arrogance propre à notre civilisation moderne. Il y a là un paradoxe intéressant à étudier : d'un côté, une impression de pouvoirs sans limites dû à l'augmentation prodigieuse de notre arsenal technologique, de l'autre une incapacité manifeste à réguler, contrôler, maîtriser et, pourquoi pas, refuser le Progrès.

Jean-Paul Besset résumait bien aussi à sa façon l'impasse de tout débat sur le progrès à travers le titre de son ouvrage pertinent « Comment ne plus être progressiste...sans devenir réactionnaire ».

Notre croyance dans le progrès s'appuie sur deux idées.

D'une part, nous avons la perception que le progrès est linéaire, qu'il évolue positivement depuis la nuit des temps, et que nous avons ainsi hérité de ses avantages cumulés. Notre civilisation moderne, dominatrice et « vivante », au contraire des civilisations dominées ou disparues, en est la preuve irréfutable.

D'autre part, nous sommes fascinés, éblouis par les prouesses et les innovations techniques, et par la capacité des scientifiques à agrandir continuellement le champ de la connaissance. Nous avons ainsi su, jusqu'à présent, nous adapter et survivre; nous saurons donc le faire demain, quels que soient les défis, grâce au Progrès.

Fort de ces présupposés, nous ne portons pas un regard lucide sur les effets négatifs du Progrès, qui se confond avec la modernité, et nous sommes donc incapables de résister à la fameuse injonction de la marche en avant. Les scientifiques sont de plus en plus nombreux à annoncer que nous courrons au désastre, et que nous sommes les propres acteurs de notre future disparition. Mais le diktat de la marche en avant et du progrès, rappelle ironiquement un commentaire humoristique attribué à Kroutchev sur la situation de l'URSS fin des années 50 : "Nous étions au bord du gouffre, mais nous avons fait un grand pas en avant".

Sans renier notre capacité à innover, l'enjeu et l'urgence nous commandent maintenant de réorienter radicalement notre recherche pour faire face aux défis inédits et ultimes de notre époque. Cela impose un bilan exhaustif du Progrès, et le déconditionnement de nos croyances.

Concernant la croyance dans un progrès continu, et le fait que nous serions finalement le fruit de millénaires de progrès, Alain Gras, sociologue et anthropologue, démontre que la vision continuiste de type « *Chaque objet [a] un prédécesseur qui se perd dans la nuit des temps, l'humanité ne peut que perfectionner cet objet en proposant des variations autour d'une trame unique, l'axe du progrès* », ainsi « *L'automobile continue le char, la tronçonneuse prolonge la hache de pierre, la pompe à vapeur améliore la noria, le ciment se substitue au torchis [...]* », n'a pas de réalité historique.

Alain Gras établit que les trajectoires technologiques ne sont pas forcément rationnelles. Elles sont le produit d'un concours de circonstances croisant notamment la dimension sociologique. Chaque technique est propre à une culture, une identité, une époque, qui ne se mesure donc pas à une échelle, permettant de déterminer le niveau d'organisation, de « civilisation » ou de «

développement ». Pour Alain Gras, l'opinion courante relie changements technologiques et changements des sociétés depuis les temps préhistoriques et expliquerait ainsi la marche et l'évolution du monde jusqu'à aujourd'hui. « Les interprétations simplifiées à outrance servent à administrer la preuve : à technologie développée, société développée et inversement. La mention de l'outil de pierre, référence omniprésente dans cette littérature, voudrait le prouver. Pourtant, c'est exactement le contraire que démontre cette référence, les civilisations hautement organisées de l'Amérique précolombienne en étaient à l'âge de la pierre ! »

Est-il possible de refuser le progrès ? L'histoire des techniques utilisées donne de nombreux exemples de civilisations n'ayant pas mis en application des innovations techniques. Est-ce à dire qu'elles auraient eu la sagesse de les refuser compte tenu d'un impact négatif sur la collectivité ?

Alain Gras cite de nombreux exemples dans le cas de la roue, du métal, de la poudre...

*« La roue ne fut pas utilisée dans bon nombre de civilisations (Afrique, une partie de l'Asie, du Sud-Est, Amérique précolombienne) avant qu'on ne l'imposât de l'extérieur. On jugea rapidement que ces peuples n'avaient pas su l'inventer. Or il était évident que les indiens d'Amérique connaissaient la roue comme forme [...] Manifestement, pour des raisons inconnues, cet instrument, indispensable aujourd'hui, ne les intéressait pas. Mais la roue est-elle aussi nécessaire qu'on le croit ? Une bonne partie du monde s'en est passée, l'Afrique noire, l'Asie du Sud-Est, l'Amérique précolombienne [...] et les Perses eux-mêmes abandonnèrent l'usage de la roue dans la période Sassanide. Le transport par bât ou sur traîneau/travois (cas de la Perse, sur la route de la Soie) exige des infrastructures beaucoup moins sophistiquées, il coûte donc beaucoup moins cher du point de vue de l'économie globale de la société concernée. De même la voirie des médinas aux rues étroites et labyrinthiques est-elle adaptée au passage des mules, pas à celui des charrettes. »*

Les indiens précolombiens n'utilisaient le métal que pour l'orfèvrerie et non pas pour les armes (ce qui aurait été ensuite la cause principale de leur perte par les conquistadores).

*« L'étrier arrivé en Europe au IX<sup>ème</sup> siècle par l'intermédiaire des arabes, est refusé par les indiens d'Amérique du Nord. Leur efficacité ainsi à cheval leur a permis de tenir tête aux Tuniques bleues jusqu'à la conquête de l'Ouest et à la mitrailleuse Hotchkiss. »*

*« La Chine [...] avait, comme chacun sait, inventé la poudre et en connaissait l'usage militaire, mais elle ne commença à l'utiliser que tardivement, sous la pression des puissances occidentales. »*

Les chinois ont également inventé la pompe, qui arriva en Europe au XVI<sup>ème</sup> siècle. Pour autant les chinois n'ont exploité leurs mines de charbon qu'en surface au XVII<sup>ème</sup> siècle (par refus de creuser trop profondément les entrailles de la terre?).

Les chinois ont également inventé le papier, la presse et pourtant n'ont pas utilisé l'imprimerie.

D'un côté donc, une extraordinaire capacité inventive des chinois deux mille ans durant, de l'autre pas d'utilisation de ces inventions dans une direction technique (d'exploitation). Est-ce que cela voudrait dire, poursuit Alain Gras, que les chinois refusaient le principe d'accumulation de marchandises ? « Le refus d'une connaissance cumulative qui risquait d'entraîner la société dans la spirale d'une croissance qui n'avait plus de valeur morale. Dans ce cas, les mandarins auraient tout simplement appliqué un principe de précaution philosophique. »

Au-delà de ces interrogations sur les choix faits par les civilisations passées (sans réponses définitives possibles mais qui ont le mérite de remettre en perspective l'idée fautive d'une progression linéaire des technologies), nous reste-t-il l'argument de la supériorité de notre civilisation, sur l'échelle de la « pertinence des techniques utilisées », basée sur le fait indiscutable que notre civilisation moderne est bien vivante, au contraire des civilisations disparues ?

Est-ce que la raison du plus fort ou l'hypothèse plus subtile de notre soi disant capacité d'adaptation permanente, confirmeraient par notre présence notre bonne trajectoire ?

Si la courte histoire de l'humanité se terminait très prochainement, dû à nos choix de sociétés actuels, notamment techniques, cette auto satisfaction et légitimation ne tiendraient plus !

Et de plus en plus d'indices démontrent que de nombreuses techniques et savoir-faire disparus dans un passé récent ou lointain pourraient nous être très utiles demain. Cela doit nous conduire à un autre regard sur le bien-fondé et la supériorité de nos techniques que l'on assimile à l'histoire du Progrès en marche.

Notre fascination face aux prodiges de la technique agit comme un euphorisant nous cachant les périls grandissants de notre époque moderne.

Comme le dit justement le philosophe Cornelius Castoriadis, "Que l'idée de contrôle total et de maîtrise absolue de nos outils et du monde soit absurde, tout le monde le reconnaît. Pourtant, c'est cette idée qui est le moteur caché du développement technologique moderne. Car la technique développe une illusion de puissance... Or s'il exerce un nombre grandissant de maîtrises ponctuelles, l'humain est moins puissant que jamais devant la totalité des effets de ses actions. Notre pouvoir s'accroît en même temps que notre impuissance."

Notre inconscience individuelle face aux menaces grandissantes, tient dans notre incapacité à évaluer les conséquences écologiques et sociales des multiples objets qui nous entourent, et auxquels nous sommes dépendants aussi bien dans nos besoins élémentaires (nourriture, habitat, énergie) que dans les besoins créés par le système (mobilité, communication, divertissement...).

La technologie au service d'une économie mondialisée a créé une rupture entre le lieu de consommation d'un objet et son lieu de production, qui fait ainsi dire à l'économiste Wolfgang Sachs : « *La distance entre l'effet et la cause, cette invisibilité du système, qui produit les prodiges techniques, explique l'effet hypnotique de la technologie.* »

La croyance dans le Progrès s'appuie finalement beaucoup sur la confusion entre « progrès » et « innovations technologiques ». Or l'innovation technologique est au service exclusif de l'économie dominante. Celle-ci finance et décide des techniques utiles, propres à améliorer ses profits. Rappeler cette évidence remet en perspective les orientations technologiques des dernières décennies. Le profit est la raison d'être des entreprises, et l'harmonie entre les peuples, la nourriture ou l'eau pour chacun ne peuvent bien évidemment pas entrer dans les objectifs premiers des entreprises, ni bien sûr le progrès au sens d'un progrès utile pour l'humanité. Ce qui n'empêche pas chaque entreprise d'afficher une finalité humaniste ou d'utilité publique. Mais celle-ci ne doit pas réduire la capacité de l'entreprise à dégager toujours plus de profits, et elle n'a donc de valeur réelle que celle que veulent bien lui accorder les naïfs ou les cyniques. L'état de la planète le prouve chaque jour davantage...

Loin de la recherche de l'épanouissement humain, le profit se bâtit sur la consommation matérielle sans limites, dont on voit aujourd'hui clairement les dégâts écologiques et sociaux.

Aux Etats-Unis, 23 millions d'ordinateurs sont annuellement mis au rebut. On estime qu'entre 2001 et 2007 un milliard d'ordinateurs seront jetés à la casse dans le monde. La vente de téléphone portable a été de près de 1 milliard d'appareils en 2006. En 2007, 1,2 milliards de téléphones ont été vendus.

Est-ce un réel progrès ? Connait-on les quantités d'eau, de minéraux, de pétroles nécessaires à la fabrication de tous les objets qui nous entourent, et qu'on renouvelle périodiquement avec insouciance ?

Pour reprendre une des thèses soutenues par Alain Gras, plutôt qu'une continuité historique dans l'utilisation des techniques, les sociétés empruntent des trajectoires technologiques. Celles-ci sont orientées par des choix collectifs prenant en compte la défense de valeurs et la préservation d'un cadre de vie.

Si nous percevons les limites de notre modèle basée sur le profit et l'accumulation matérielle sans fin, il y a une autre limite, physique et incontournable, auquel nous sommes confrontés à brève échéance.

Sans évoquer l'épuisement généralisé des ressources minérales et vivantes de la planète, notre puissance industrielle et technologique, datant de moins de 2 siècles, n'a pu naître que grâce à la

découverte des énergies de « stocks » tels que le pétrole, charbon, uranium...(par opposition aux énergies basées sur les "flux" comme le soleil, le vent ou l'eau qui sont par essence renouvelables et sans limites physiques contrairement aux énergies de "stocks").

Sans le pétrole, énergie fossile sans équivalent, toute notre histoire industrielle n'aurait tout simplement pas été celle que l'on vit, avec sa multitude d'objets et les mouvements incessants de matières ou de personnes sur la planète. Alain Gras en conclut qu' « Il faut s'habituer à cette idée : nous sommes le fruit d'une bifurcation dangereuse qui s'est produite au cours du XIXème siècle, et non l'aboutissement, même provisoire, de la longue marche de la civilisation. »

Il s'agit donc d'un avatar de l'histoire, d'une bifurcation sans lendemain, et notre génération et la suivante auront le privilège de la voir se terminer...ou sommes-nous conduits inéluctablement à l'abus de notre puissance incontrôlable, et donc à un processus de désintégration générale ?

## Citations

*« Je refuse de m'extasier sur la conquête de l'univers, sur les grandes aventures de l'espace, ou bien sur la magie de la nouvelle mathématique, tant qu'il y aura au monde un enfant aux yeux de peur, aux yeux de froid, aux yeux de soif...Un enfant qui s'en va sans avoir rien compris. Quelque part un homme est mort par omission, et nous sommes tous des assassins. »* Nadia Téréni, poète

*"Pour juger du progrès, il ne suffit pas de connaître ce qu'il nous ajoute; il faut tenir compte de ce dont il nous prive"* Baudouin de Bodinat

*« Loin d'être une pensée fossile, contemporaine du colonialisme, l'idée d'une marche en avant de l'humanité est bien vivace ; le néolibéralisme en est aussi porteur, pour mieux nous contraindre à accepter le fait accompli, de la légitimité des grands incendiaires de la Terre, multinationales et Etats à leurs service. »* Alain Gras

*« Le macrosystème nous donne un sentiment de puissance sans que les conditions de l'effectuation de cette puissance soient correctement évaluées ».* Alain Gras

*« L'image de la continuité civilisatrice finit par s'imposer sur fond de croissance économique aussi soutenue qu'aveugle »* S. Juan

*« La science comme chacun sait s'occupe toujours du comment, pas du pourquoi. »* Alain Gras

*« La foi dans la science et la technique résout tous les problèmes de demain, à défaut de ceux d'aujourd'hui »* Serge Latouche

*« La thèse de la neutralité de la technique est [...] une contre-vérité entretenue par des philosophes qui ne veulent pas prendre parti face au péril contemporain ».* Alain Gras

*« Pour S.Weil, nos sociétés ont perdu le sens du travail physique et se livrent à l'ivresse de la puissance technique. »* Arnaud Berthoud

*« La force de l'idéologie du progrès est telle que l'on décrit toujours les horreurs du XXème siècle comme des « régressions », des « rechutes dans la barbarie ». Or, ces événements sont intimement liés, dans leur forme et leur contenu, à la modernité industrielle. »* Sayre et Löwy

*« La plus grande perversité de l'histoire des techniques, telle quelle est enseignée dans nos écoles, consiste à nous laisser croire que tout ce qui est arrivé technologiquement devait se produire ainsi et que le progrès, conçu comme maîtrise croissante de la nature, n'est pas une construction intellectuelle des temps modernes mais correspond à une vérité transcendante, inscrite dans l'ordre des choses depuis la création. »* Alain Gras

*« Le désenchantement du monde moderne...tient moins au triomphe de la science et à l'effacement des dieux qu'à la fantastique banalisation des choses produites par le système thermo-industriel. »* Serge Latouche

« Ce n'est pas la nouveauté qui nous désenchante, c'est au contraire le règne fastidieux de l'innovation, de la confusion incessamment renouvelée, c'est ce kaléidoscope tournant d'instantanéités universelles qui nous fait vivre sans perspectives de temps ou d'espace comme dans les rêves; c'est l'autoritarisme du changement qui s'étonne de nous voir encore attachés à la nouveauté qu'il recommandait hier, quand il en a une autre à nous imposer et qui empile à la va-vite ses progrès techniques les uns sur les autres sans faire attention que nous sommes là-dessous. De ces marchandises il n'est pas entendu qu'elles puissent vieillir, ce qui marque la camelote; elles doivent être neuves puis disparaître sous peine de se métamorphoser en encombrants et ridicules détritrus. Tout doit être si bien récent et provisoire qu'on ne puisse concevoir un après, à ce qui est ainsi dépourvu de maintenant. Ce sont dans ce chaos les objets inexplicablement épargnés, les fermes attachements, tel usage ou manière tout simplement laissés à eux-mêmes et vivants, des répits imprévus, le coassement des grenouilles, qui font figure insolite de nouveauté. On parle alors de la capacité d'adaptation des hommes, de leur plasticité, que ce sont des créatures culturelles et raisonnantes, pleines de ressources: que les survivants d'un tremblement de terre s'acclimatent rapidement à la vie au grand air et au camping, que les déportés s'adaptent aussi très vite, si on ne les enfournait dès la descente du train, à ces camps d'esclavage qu'on aurait dits extraterrestres et à quoi rien ne les avait préparés. Je ne vois pas ce que cela prouve en faveur du progrès. » Baudoin de Bodinat